

Une grosse journée de culture

Isabelle Décarie

Number 200, January–February 2005

Les enseignements de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

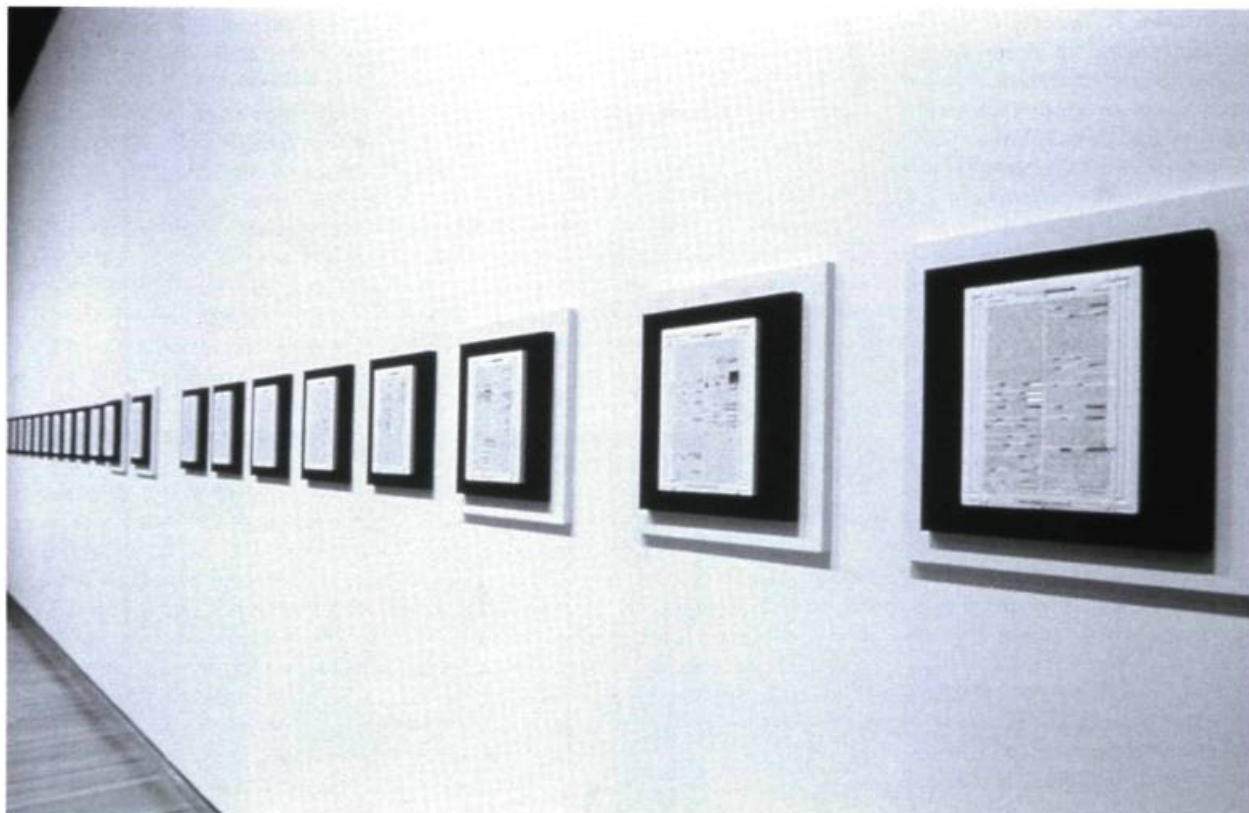
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2005). Une grosse journée de culture. *Spirale*, (200), 14–15.

UNE GROSSE JOURNÉE DE CULTURE



Roberto Racine, *Dictionnaire A*, 1982. Vue de l'installation au Musée des beaux-arts de Montréal

JAMAIS mot n'aura eu aussi peu de résonance en moi. Quand on me demande de parler de culture, je l'avoue, je n'ai rien à dire. Je suis inculte dans ce domaine. Je ne sais plus du tout ce que ce mot signifie; il est devenu un grand fourre-tout qui me laisse complètement muette. Culture de masse, culture du livre, culture d'entreprise, politique culturelle, multiculturalisme : je n'y vois plus clair. Qu'est-ce que la culture? Comment peut-on évaluer la culture d'une personne, d'un pays? La culture est devenue un mot-valise qui n'a plus de sens, du moins pour moi. C'est un vocable qui aujourd'hui m'ennuie. La culture me laisse coite parce que je ne sais plus comment l'évaluer, ni même réagir à ses manifestations. Je ne suis même plus sûre de savoir

comment lier culture et langue. Ma morosité cacherait-elle un désabusement mal placé? Pourtant, j'aime les métissages de toutes sortes et je suis prête à donner toute mon attention aux expérimentations les plus folles au nom d'un certain renouvellement artistique et culturel. J'ai tout essayé : les festivals en tout genre, les débats, les forums, les soirées de chansons traditionnelles, les lectures publiques. Mais rien n'y fait. Je ne parviens plus à m'intéresser aux débats et aux événements entourant la culture. Je devrais, par exemple, participer à ces « *Trois grosses journées exceptionnelles* » de culture [<http://www.journeesdelaculture.qc.ca/>] que le Québec connaît chaque année. Mais non, je ne souhaite pas sombrer dans la boulimie de ces « grosses »

festivités. Je ne suis plus une bête de culture, ma fatigue culturelle est à son comble. J'ai la concentration d'une enfant de deux ans quand il s'agit de réfléchir à ces questions. C'est pourquoi je soigne ma léthargie en m'enivrant de plaisirs incultes qui ne me décevront pas.

Transmettre en technicolor

Je le sais, je me laisse aller; il faudrait que je travaille à ma culture, que je cultive mes points de vue, que je me façonne un discours, que je me fasse violence. C'est mon devoir d'être une personne qui sache parler des enseignements de la culture ou de la culture d'enseignement, qui puisse discourir sur l'état actuel des conjonctures politiques, économiques et socio-

culturelles. Il ne faudrait pas que je sois de celles ou de ceux qui se contentent de peu dans le « champ culturel ». Certes, je pourrais rappeler toutes sortes de raisons qui m'ont menée à cette dormance, à commencer par le virage lucratif négocié par les universités québécoises. Je ne supporte plus d'entendre dire que l'enseignement doit « rapporter », que les étudiants sont des clients, qu'il faut leur en donner pour leur argent, qu'il faut une approche jazzy de l'enseignement pour les attirer. « Il faut du neuf », ne cesse-t-on de me claironner par la tête, faut que ça bouge, il faut que la transmission des « données » (ne dites surtout pas du « savoir », vous allez les effrayer) se fasse de manière indolore mais en technicolor. Mais il est vrai que je ne connais pas tous les enjeux économiques qui ont transformé la vocation humaniste de l'université en une entreprise à but lucratif. La transmission du savoir est une valeur qui n'a plus son cours. Sauf qu'à force de considérer les étudiants comme des ânes bâtés...

A-t-on la culture qu'on mérite? La culture est-elle un droit? Faut-il se comparer à d'autres pays pour pouvoir prendre la mesure de notre culture? Quand on quitte la province et qu'on fait un tour ailleurs, dans les pays défavorisés par exemple (mais pas seulement), on se rend compte de nos atouts ou, du moins, nous les rappelle-t-on. On nous envie nos bourses d'écriture, les studios mis à la disposition des écrivains dans plusieurs villes du monde, nos festivals de théâtre, de nouvelle danse, de jazz; on jalouse notre éducation publique (parfois meilleure qu'on l'imagine), nos bibliothèques de quartier. On me faisait remarquer de manière bien cynique qu'à Montréal, cette grande métropole du Premier Monde, même les sans-abri sont plus cultivés qu'ailleurs car ils parlent deux langues... Évidemment, tout dépend du point de vue.

Comment décide-t-on si les actions tangibles pour améliorer le niveau de la culture dans un lieu donné sont suffisantes? Une chose est sûre : revendiquer une culture à la hauteur de ses attentes ne doit en aucun cas devenir un luxe, et jusque dans les pays en voie de développement, les enveloppes budgétaires culturelles, même minces (ou parfois énormes parce que fournies par le secteur privé), ne sont jamais supprimées. Aujourd'hui, le ton au Québec n'est pas aux réjouissances et les événements de ces derniers temps, à commencer par la redéfinition des mandats de certaines chaînes télévisuelles et radiophoniques (pré-

tendument) à vocation culturelle, nous prouvent que rien n'est gagné en la matière. Mais d'autres auront déjà et bien mieux que moi commenté ces changements.

En porte-à-faux

De toute façon, même quand je tente de m'intéresser aux débats culturels, j'ai toujours un train de retard, je suis souvent en porte-à-faux. Quand je lis que « *le succès a permis à Nelly Arcan, rare privilège au Québec, de vivre de sa plume, pas très riche, mais à l'abri* » (Odile Tremblay, *Le Devoir*, samedi 28 et dimanche 29 août 2004), alors qu'elle publie ses livres au Seuil, je me dis que je suis sans doute idiote ou mesquine (ou jalouse : il faut avoir une langue d'avance sur les mauvaises langues) pour y voir une contradiction. Pourquoi ne publie-t-elle pas au Québec? En fait, je l'avoue, je m'étonne de ma propre réaction. Ces questions ne m'ont jamais paru pertinentes, mais aujourd'hui elles me semblent tout à fait pressantes. Pourtant, les débats sont maintenant ailleurs et j'ai été larguée en cours de route. Et c'est la raison pour laquelle, si je tire trop l'attention sur cette contradiction justement, on me reprochera d'avoir un rapport vieillot à la France; on me dira qu'aujourd'hui le fait de publier en France quand on est Québécoise n'a plus de teneur politique et qu'il ne signifie rien. Par ailleurs, personne ne s'est posé la question et je la pose bien naïvement : les romans de Nelly Arcan font-ils partie du corpus québécois ou français? Une telle question trouve-t-elle encore sa place dans l'élaboration d'une institution littéraire au Québec? Non. Il vaut mieux parler de la « révolution sexuelle » formidablement osée à laquelle appartient cette jeune femme avec d'autres écrivaines françaises (Virginie Despente, Catherine Millet, Marie Nimier), comme si j'avais attendu cette cohorte pour découvrir la pornographie ou la prostitution. C'est un sujet qui m'ennuie d'ailleurs tout autant.

Quand j'ai lu la passion avec laquelle certains intellectuels québécois ont incendié le film de Denys Arcand, *Les Invasions barbares*, de nouveau j'ai fait preuve d'un certain retard. J'ai été interloquée par cette passion justement, cette fougue, pour ne pas dire cette haine avec laquelle on a voulu redresser les avis positifs de l'autre critique, celle plus journalistique et populaire. Pour ma part, il m'avait semblé que le film ne méritait pas tant

d'éloges ni tant de haine. C'est pourquoi l'ampleur des débats m'avait semblé en dire plus long sur le Québec que le film lui-même. J'ai été hérissée par la réaction de certains qui ont reçu la critique des *Cahiers du Cinéma* comme salvatrice, comme la seule critique valable parce que la seule à avoir bien vu que le film était un navet. Mais j'avais mal compris. Mes relents de colonisée (je ne suis pas sûre que ce soit ça, mais comment l'appeler autrement?) ont embué ma pensée et j'ai vu dans cet alléluia aux *Cahiers* une critique de la réception au Québec contre la bonne parole française. On m'a affirmé qu'il n'en était rien et que si l'objet du mépris avait été étranger, on aurait réagi de la même façon. *Mea culpa*. Depuis, André Roy a rétabli l'équilibre en publiant sa réaction négative au film (« La Barbarie à visage creux », *Spirale*, mai-juin 2004, n° 196).

Il est vrai que mon jugement avait été affaibli au moment de cette petite histoire par une remarque qu'on m'avait faite la même semaine : un écrivain, dont le premier roman intelligent et inventif a été encensé par les journaux québécois, m'avait dit qu'il ne publierait plus jamais à Montréal parce que la critique avait été trop bonne pour lui. Il partait donc publier en France, là où le milieu littéraire n'est pas si petit, ni si incestueux, ni si minable. Là où l'on sait vraiment lire. Que dire de plus? Nous sommes donc confrontés à un cercle vicieux : moins les réformes de l'éducation mettront l'accent sur la culture générale et sur l'apprentissage d'un sens critique, moins la réception de la culture justement se fera de manière adéquate parce que les lecteurs n'auront pas été bien formés. Mais on aura compris que les choses ne sont pas aussi simples et que la culture, cet objet mouvant et si difficile à cerner, se mesure rarement d'une manière aussi prosaïque. Justement, on me reprochera mes propos sans doute trop simplistes, bien peu nuancés ou encore anecdotiques, on m'en voudra de ne pas prendre entièrement partie et de tergiverser pour parler de ces grandes questions; on me dira que je mélange tout, bavardages médiatiques et critique savante, le Québec et les pays défavorisés, argumentation et états d'âme, institution littéraire et potins. Mais je n'y peux rien, c'est ce qu'induit chez moi la culture, qu'elle soit québécoise ou étrangère : une bouillie informe et ennuyeuse... comme une grosse journée de culture.

Isabelle Décarie